

Anthologie de la diaspora¹ limousine à l'Assistance publique, du XVIII^e siècle à nos jours.

Dossier constitué par Jean-François Moreau, Pierre Vayre,
Michèle Moreau, Yvette Planche-Pellandini et Yvette Spadoni
et la collaboration de www.medarus.fr

¹ Mot d'origine grecque signifiant « la dispersion des graines », *diaspora* est utilisée ici comme terme générique d'un phénomène sociologique séculaire déplaçant des personnes natives de la province du Limousin vers L'Assistance publique à Paris.

Ce sont des Limousins qui ont fait de l'hôpital de la Charité et de l'Hôtel-Dieu l'un des plus grands hôpitaux de Paris et un temple de la chirurgie ; ils furent maîtres et élèves ; citons au tableau d'honneur le baron **Alexis Boyer** (1757-1833), patron du baron **Guillaume Dupuytren** (1777-1835), lui-même patron du ci-devant **Jean Cruveilhier** (1791-1874).

Ce sont des Limousins qui furent à l'origine de la biophysique française et de l'orthopédie de l'hôpital Raymond Poincaré de Garches ; citons **Jacques-Arsène d'Arsonval** (1851-1940), hobereau de la Corrèze, et les ancêtres creusois de la dynastie des **Judet**, des tailleurs de pierres à l'origine qui édifièrent les immeubles haussmanniens quand ils ne gardaient pas leurs vaches l'été. N'oublions pas **Joseph Grancher**, médecin né dans la Creuse d'un père également tailleur de pierre, que l'Adamap a salué dans le dossier qu'elle a consacré au Musée Louis Pasteur¹.

C'est un Limousin qui fut le créateur de la radiologie urinaire moderne à l'hôpital Necker ; citons-le avec émotion car il fut notre maître et seul patron, **Jean-René Michel**, né en 1922 à Limoges, et fort heureusement toujours bien vivant.

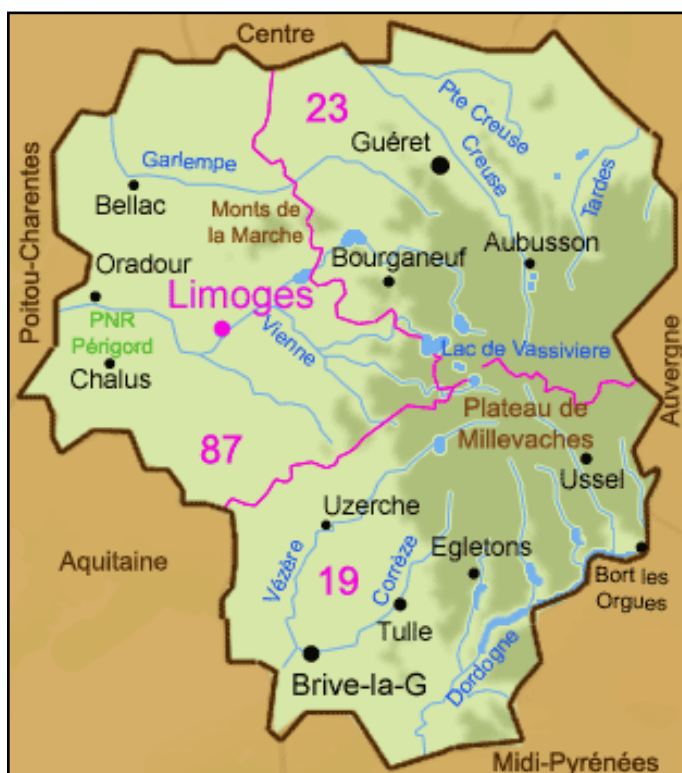
Ce furent des Limousines qui offrirent à l'hôpital Saint-Vincent de Paul l'expertise infirmière indispensable à l'humanisation d'une médecine pédiatrique enfin devenue efficace après les deux guerres mondiales, quand il fallut joindre l'innovation biologique et technique à la permanence d'un esprit clinique ; citons-les, nous les connaissons bien, qu'il s'agisse d'**Yvette Planche-Pellandini**, cent pour cent pure fille de la Corrèze, et de **Monique « Catherine » Bonnet**, fille hybride d'un flic de la Haute-Vienne et d'une vraie parigote du boulevard Richard Lenoir ; l'émotion est là aussi forte car elle fut l'amie intime de celle qui deviendra la première Trésorière de l'Adamap, témoin de la mariée quand

celle-ci devint l'épouse de votre dévoué serviteur et la marraine de leur fils unique ; c'est elle en fait qui est la première des graines de cette diaspora à l'origine de cet article ; attachée à l'Hôtel-Dieu où elle débuta sa vie de petite bleue, elle y fut longtemps soignée, elle y décéda en 2005.

C'est à un Limousin érudit autant que modeste que l'on doit une chirurgie digestive innovante et la connaissance historique de la contribution de cette diaspora en provenance de la plus petite province de la France métropolitaine ; citons-le avec respect et déférence, il est grand, il est fort, il est savant, il est habile, il est prolifique : **Pierre Vayre**, chirurgien honoraire de la Pitié, membre des Académies de Médecine et de Chirurgie ; nous l'avons connu par le nom de longue date, nous l'avons rencontré lors de la cérémonie intime du centenaire de son maître Marcel Roux, le chirurgien de l'hôpital de Vaugirard dont il fut l'élève et l'adjoint. **Les médecins contemporains ne furent pas en reste** avec le plus méridional des Corrèziens, le dermatologue de la Clinique Tarnier, **Jean-Paul Escande**, le plus médiatique de tous, né à Brive-la-Gaillarde. Enfin, la diaspora limousine n'est pas tarie et le nouvel internat national classant vient de nous exporter à Paris un de ses plus brillants « produits », **Emmanuel Cognat**, qui se destine à la neurologie.



¹ M et JF Moreau. Dr Joseph Grancher, médecin de Louis Pasteur. La Lettre de l'Adamap n°14, 2009, 23-29.



QU'EST LE LIMOUSIN ?

Le Limousin est une province française faite de trois départements, au Nord-Ouest, la Haute-Vienne, chef-lieu Limoges, au Nord-Est, la Creuse, chef-lieu Guéret, au Sud, la Corrèze, chef-lieu Tulle. Sa forme, triangulaire à première vue sur la carte, frappe par ses bords convexes qui la gonflent assez joliment pour qu'on évoque le cœur-symbole de l'Assistance publique, dans sa version *Anciens de l'AP*. Jusques à l'après-guerre, le Limousin était la limite Sud de la gigantesque Académie de Paris. On s'y rend classiquement par la RN 20, joignant Paris à Toulouse et non pas par l'autoroute de l'Aquitaine qui le snobe en passant par Poitiers vers les Charentes et Bordeaux; ne parlons pas du TGV encore absent pour la desserte de Guéret et de Tulle.

Au sud du Sud, la ville de Brive-la-Gaillarde occupe une position de garde-frontière entre le Limousin et l'Aquitaine, ce qui laisse supposer que les deux provinces furent en guerre au temps de Jeanne d'Albret et d'Éliane. Les Jacobins d'ailleurs y furent plus nombreux que les Girondins. Les légions romaines conquièrent comme partout; l'invasion arabe y passa et repassa sous la résistance de Charles Martel et de Charlemagne; Richard Cœur-de-Lion y mourut de gangrène gazeuse de retour de Croisade, percé d'une flèche assassine; Henri IV y fit sans doute quelques bâtarde; on ne sait plus qui y fut limogé; l'industrie de la douce porcelaine créa un rouge prolétariat ouvrier; l'armée d'occupation allemande n'y laissa pas le meilleur souvenir; le pays est meilleur au rugby qu'au foot; le patois est occitan. Le plateau de Millevaches sent la bouse, les tapisseries d'Aubusson valent de l'or, Tulle fait des pistolets-mitrailleurs réputés, les femmes de Brive-la-Gaillarde matraquent à grands coups de mamelles, Jean Giraudoux découvrit un Apollon à Bellac et Siegfried un Limousin, Marcel Proust mangeait des madeleines de Saint-Yriex, Auguste Renoir préféra peindre des baigneuses que des génisses...

QUI SONT LES LIMOUSINS, LES LIMOUSINES ?

Qui sont donc les Limousins pure souche? Pour Saint-Just, «*les Limousins mangent des châtaignes et ne se plaignent pas* (sic)». **Gabriel Blancher**, président de l'Académie nationale de médecine en 2001, exégète de l'œuvre littéraire foisonnante de son collègue, Pierre Vayre, résume ainsi le portrait-type qui s'en dégage : «*[...] un caractère fort en quelque sorte rustique, une résistance psychologique qui vient doubler la robustesse physique, enfin le bon sens des terriens ayant gardé de l'argile à leurs sabots [...] la réserve dans le comportement, la dignité devant les difficultés de la vie.*»

Contrairement au Berri qui eut sa dame de Nohant, le Limousin doit encore faire des efforts pour féminiser sa galerie de portraits de VIPs, encore aujourd'hui de sexe quasi-exclusivement masculin. Si nous pensons avec Aragon que «*la femme est l'avenir de l'homme*», nous ne doutons pas que la réputation de la Limousine s'ornera d'être autre chose qu'un véhicule de transport dont les Yankees ont fait une «*limo*» en en atrophiant le terme et en en allongeant le châssis démesurément. Donc, l'Adamap fait la place d'honneur aux dames du Limousin, toutes deux formées à l'école de petites bleues de l'AP. Honneur ensuite au trois grands chirurgiens et anatomistes de la Charité et de l'Hôtel-Dieu, au biophysicien de la fée électricité, pour conclure avec les mâles contemporains qui continuent d'alimenter la diaspora du Limousin vers Paris sans renier leur province originelle. JF Moreau. ■

Par un après-midi du 14 mars 2010, chez Yvette Spadoni, encore il y a peu vice-présidente de l'Adamap, se réunit un quatuor de contemporains pour évoquer la mémoire d'une femme de qualité, infirmière puis surveillante générale de l'AP récemment disparue, qu'ils connurent et apprécièrent de son vivant du fait de son importante contribution à la pédiatrie et qui n'est pas pour rien dans la genèse de cette idée de raconter une saga provinciale exemplaire qui conduisit nombre de Limousins vers Paris et l'Assistance publique: Monique «*Catherine*» Bonnet (1933-2005). Il y avait autour d'Yvette Spadoni (YS), Michèle Moreau (MM), Yvette Planche-Pellandini (YPP) et Jean-François Moreau (JFM).

JFM: Yvette Planche-Pellandini, êtes-vous vous-même limousine ou limougeaude?

YPP: Je suis une vraie Limousine, car je suis née dans un village de la Corrèze, situé dans la commune de Saint-Chamant, de parents eux-même limousins. Pour être Limougeaude, il aurait fallu que je sois originaire de Limoges. Monique Bonnet que, dans les services, nous appelions Catherine à sa demande, car elle n'aimait pas son prénom civil, n'est pas une authentique Limousine car elle est née et a vécu à Paris et dans le 92.

MM: Monique Bonnet fut effectivement une citoyenne du XI^e arrondissement de Paris, du boulevard Richard Lenoir, pour être précis. Sa mère était parisienne mais son père était né dans le Limousin à Gratteloube, un hameau perdu dans la Haute-Vienne entre Chalus et Saint-Junien, et s'y est retiré dès sa retraite de policier sonnée. Elle était très attachée à sa province et y passait une partie de ses vacances à défaut de pouvoir y passer la fin de sa vie car elle était très malade, handicapée qu'elle était par un diabète grave, d'origine familiale d'ailleurs. Elle a selon sa volonté voulu y être enterrée après son décès en 2006 à l'Hôtel-Dieu où elle fut soignée pendant de nombreuses années. Il n'y avait pas encore d'organisation là-bas les possibilités d'hospitalisation et d'hémodialyse à domicile qui lui aurait permis de survivre en dehors de la région parisienne où à Limoges même.

JFM: Quand et comment vous êtes-vous connues toutes les trois?

YPP: Je suis l'aînée des trois. J'ai obtenu mon bac B, latin-anglais-allemand, en 1953, après des études au lycée d'Argentât. Depuis l'âge de 13-14 ans, je savais que je voulais être infirmière car j'avais un grand besoin d'être utile aux autres, de les aider et, étant d'humeur sociable, je ne voyais pas comment je pourrais me réaliser en dehors de cette profession. Je voulais entrer à l'école des bleues de la Salpêtrière comme pensionnaire. Le concours d'entrée était difficile car il fallait résoudre les problèmes par l'arithmétique alors que je le faisais bien plus facilement par l'algèbre! Mais, alors que j'avais été reçue, on m'a refusé l'entrée car j'avais une cuti-réaction négative à la tuberculine et c'était rédhibitoire. J'avais pourtant été vacciné par le BCG, mais sans succès. J'ai pu m'inscrire à l'école de Créteil mais j'ai dû interrompre mes études pour aller soigner une primo-infection en préventorium! Mais, à chaque chose malheur est bon: j'avais une cuti positive, j'ai repassé le concours d'entrée à l'école des bleues de la Salpêtrière avec succès, l'expérience de Créteil m'ayant apporté un surcroît de maturité. Les études duraient deux ans et j'ai

DIALOGUES autour de:

une Limousine pure souche :
YVETTE PLANCHE-PELLANDINI,
Infirmière et laborantine
ancienne surveillante générale de biochimie,
hôpital Saint-Vincent de Paul.

et une Parigo-Limousine :
MONIQUE « CATHERINE » BONNET,
Infirmière à l'hôpital Saint-Vincent de Paul,
ancienne surveillante générale de
pédiatrie, hôpital de Bicêtre.



été reçue dans un bon rang à la sortie. J'ai pu choisir ce que je préférais: la pédiatrie à l'hôpital Saint-Vincent de Paul. J'adorais soigner les petits enfants plutôt que les grands. J'ai le sens de l'observation et l'intuition nécessaire pour les deviner, ce qui est beaucoup moins simple chez les grands enfants. Après quelques services où je ne suis resté que quelques semaines, j'ai trouvé ma place chez le professeur Lelong, comme infirmière de jour à la salle Parrot où j'ai principalement travaillé avec son assistant qui deviendra le professeur Daniel Alagille. Au bout de deux ans, j'ai vu arriver deux infirmières qui sortaient de l'école des bleues de l'Hôtel-Dieu, mesdemoiselles Michèle Lucas et Catherine Bonnet.

MM: Monique Bonnet et moi - je m'appelais alors Michèle Lucas - sommes de la même promotion de la toute nouvelle école des bleues ouverte à l'Hôtel-Dieu pour accueillir des élèves externes, pratiquement toutes des Parisiennes. Nous étions 37 jeunes femmes célibataires - aucun homme! - et la directrice, Madame Rossignol, voulait faire de son école

le «Saint-Cyr» des infirmières! Monique et moi n'avons eu aucune relation personnelle durant nos études. Ce n'est que lorsque nous nous sommes retrouvées chez le professeur Lelong à Saint-Vincent de Paul que nous avons sympathisé et sommes devenues inséparables, quasiment des sœurs.

JFM: Comment avez-vous vécu les différences de culture? Paris et Province? Externes et pensionnaires?

YPP: Très bien en ce qui me concerne avec les petites bleues. Les écoles de l'AP étaient très bien tenues. Nous avions des stages hospitaliers le matin, des cours l'après-midi faits par des médecins et des chirurgiens. Les monitrices nous faisaient travailler les cours sous forme de travaux-pratiques. Nul ne nous faisait de cadeaux quand nous faisions des fautes. Nos promotions de la Salpê étaient de près de deux cents, pour la plupart pensionnaires venues de la France entière. Vous n'ignorez pas qu'il y avait des formations différentes de cette filière des «bleues», sans parler des écoles privées. Les «cours municipaux» fournissaient des



↑ Melles Bonnet et Lucas, (*) «petites bleues» à l'Hotel-Dieu. Melle Cousin, future PU-PH d'anesthésie-réanimation était infirmière-monitrice chez Mme Rossignol, directrice de l'école. →

Melle Bonnet (*) assiste à la remise de la légion d'honneur à Mme Creton, surveillante générale du Prof Lelong, par le Ministre Olivier Guichard.

infirmières par le biais de la promotion professionnelle. Avant que le diplôme d'État ne devienne national, celui délivré par l'AP était un critère d'excellence. Il y avait donc inévitablement des jalousies, parfois des tensions difficiles à vivre entre les différentes catégories d'infirmières, voire



↑ Melles Bonnet et Lucas (*) au milieu du personnel infirmier du service de pédiatrie du Pr Lelong, hôpital St-Vincent de Paul.(1960?).

↑ Melle Planche (*) avec des laborantines du laboratoire de biochimie de l'hôpital St-Vincent de Paul.



des brimades quand on avait affaire à une supérieure hiérarchique «à épines».

MM: J'ai ce même souvenir. Notre formation a été remarquable avec beaucoup d'exigence de la part de notre encadrement. On nous formait à donner beaucoup de nous-même et on savait qu'on demanderait beaucoup, notamment en pédiatrie où la place de l'infirmière est primordiale au sein d'une équipe.

YPP: Il fallait apprendre à se faire respecter et nous y sommes parvenues toutes les trois. Nous avons refusé le tutoiement et les privautés. Nous étions toutes les trois honnêtes et franches. Quand nous nous trompions, nous nous trompions et assumions nos responsabilités, mais nous refusions d'être chargées des erreurs des autres. De même, nous refusions d'être clouées au pilori en public. Il faut dire que l'ambiance était excellente et que nous travaillions avec des médecins et des collègues de hautes compétences, chacun dans leurs domaines.

JFM: La chasse au mari médecin était ouverte?

YPP: Je n'étais pas montée à Paris à cette fin, bien au contraire. Nous étions jeunes et avions l'esprit farceur et une certaine forme de complicité notamment avec les externes. Mais avec les internes et les patrons, beaucoup moins. Lorsqu'il fallait mettre les points sur les i, nous savions le faire. Nous n'allions pas en salle de garde. J'ai épousé tard un homme qui n'avait rien à voir avec la médecine ni la santé, il ne faut pas mélanger les genres!

MM: Monique et moi étions «réservées» en arrivant à l'Hôtel-Dieu. Pourquoi nier le fait qu'il puisse y avoir des attractions sentimentales et/ou physiques de telle ou telle infirmière pour tel ou tel médecin avec qui on travaille intensément et générant l'admiration et l'estime mutuelle? Monique est restée célibataire et, si moi je me suis mariée

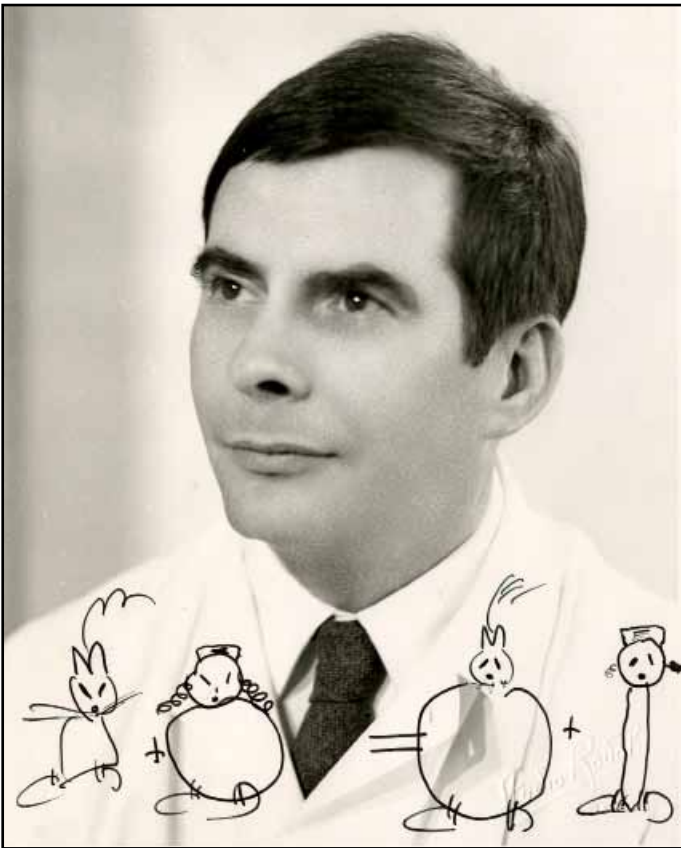
↑ Melle Bonnet (*), infirmière du service de pédiatrie du Prof. Lelong, St-Vincent de Paul. en 1963.

Melle Bonnet et ses collègues avec le futur professeur Jean Dormont, alors Interne des Hôpitaux de Paris chez le Prof Lelong à St Vincent de Paul. ↓



avec un médecin, ce fut après ma mutation à Necker et ce, bien après être sortie des l'école des bleues. Je confirme ce que vient de dire Yvette: nous avons connu une très longue liste de jeunes externes et d'internes qui devinrent patrons de pédiatrie. Bien rares sont ceux qui épousèrent leurs infirmières!

YPP: Il faut dire aussi que nous travaillions comme des esclaves, bien au-delà des heures légales de travail. Les heures supplémentaires n'étaient pas comptées! Très tôt, j'ai été attirée par la chimie et j'ai voulu me spécialiser. C'était possible après deux années de pratique infirmière. J'ai profité de l'arrivée de Catherine et de Michèle en 1957 pour passer de garde afin de travailler le concours d'entrée de l'école de laborantine de la Salpêtrière. Les majors préféraient la bactériologie, moi je voulais être dans le



↑ Le professeur Daniel Alagille (1925-2005) était un excellent dessinateur de chats pour les enfants.

Mlle Bonnet (*), infirmière du Prof. Daniel Alagille, à Bicêtre, nommé chef de service en 1964. Gilles Tchernia, interne en 1965. ↓



Mmes Bonnet et Lucas-Moreau avec la surveillante générale de l'hôpital pédiatrique de Berne (Yolanda) et son adjointe.

service de biochimie de Saint-Vincent de Paul. C'est ainsi que j'aurai passé toute ma carrière dans cet établissement jusqu'à ma retraite en 1996. D'abord avec Mr Colin, puis Mr Rosa et enfin Mr Olive. J'ai connu externe Mr Roger, le patron actuel.

MM: Il faut avouer que nous avons vécu une fascinante époque de développement scientifique de la pédiatrie. Je m'y suis personnellement tellement donnée que j'ai dû pour mon salut demander une mutation «sauvage» aux Enfants-Malades au bout de cinq années de journées épuisantes de dix à douze heures de travail continu. Monique, elle, a supporté cette existence à Saint-Vincent de Paul, peut-être parce qu'elle s'occupait d'enfants plus grands, notamment de la grande famille des enfants hémophiles, contrairement à moi qui avais en charge ce qui deviendra la néonatalogie. Elle savait mieux se protéger des excès d'enthousiasme qui nous secouaient toutes et que savaient très bien entretenir nos médecins qui, eux-mêmes, ne rechignaient pas davantage à explorer des domaines encore en friche, comme l'hématologie et l'hépatologie infantiles. D'autre part sa carrière s'est liée d'emblée à Daniel Alagille qu'elle suivra à Bicêtre pour devenir sa surveillante générale, après que nous nous soyons inscrites ensemble à la première promotion de l'école de Cadres de la Salpêtrière que vous veniez d'ouvrir, Yvette Spadoni. C'était en 1966! Nous y avons passé un an que l'on pourrait qualifier de «sabbatique» car, bien que nous y ayons beaucoup travaillé, le stress était absent et, cerise sur le gâteau, nous avons bénéficié d'un stage de plusieurs semaines au Kinderspital de Berne pour voir ce qui se passait à l'étranger. Une première à l'époque à l'AP!

YS: C'est là que j'interviens pour affirmer que Monique est d'emblée apparue comme une future surveillante honnête, solide et responsable, «ne causant aucun souci». Monique et Michèle, après un séjour de deux ans en service hospitalier, deviendront monitrices à l'École de Cadres. Yvette Planche nommée surveillante générale à l'ancienneté bénéficiera d'une formation à la gestion de plusieurs semaines élaborée par l'École de Cadres.

JFM: Nous arrivons en mai 1968. Quel effet sur les Limousines?

MM: Monique avait le caractère bien trempé et les nerfs solides! L'événement qui a tant bouleversé le système hospitalier et nombre d'existences a glissé sur elle sans laisser de trace. Nous en avons souvent parlé ensemble et elle a pu s'étonner de nos frasques respectives de ce moment fou. Monique était une romantique mais pas une aventurière...

YPP: L'hôpital Saint-Vincent de Paul était un petit hôpital très resserré. Nous avons été «grévistes-travailleurs-travailleuses». Ni Monique ni moi n'étions syndiquées. Nous avons continué à soigner nos malades et fait le travail quotidien sans discontinuer. Bien sûr je suis allée voir ce qui se passait dans le Quartier Latin et non sans excitation, mais en dehors des heures de service. Fait important dans notre petit monde où tout le monde se connaissait, les réfectoires étaient fermés et les repas devinrent des moments de rendez-vous pour tous les métiers de l'hôpital, patrons et médecins compris. Nous avons beaucoup parlé ensemble! Le personnel soignant a aussi gagné, et ça, c'était bien! Indispensable même! Une demi-journée de



Yvette Spadoni, fondatrice de l'IESCH.

repos hebdomadaire supplémentaire. Nous n'avions qu'un jour de repos jusque-là! Nous travaillions 48 heures par semaine en ce temps-là!

JFM: Comment avez-vous vu évoluer le travail de laborantine en cinquante années de fréquentation de Saint-Vincent de Paul?

YPP: Je me suis d'autant plus passionné pour le travail de laboratoire qu'il combinait au début, à la fois une activité technique de dosages chimiques et un contact permanent avec les enfants malades car je me déplaçais pour faire

les prélèvements moi-même dans les salles et au lit. Nous sommes passés de la macrochimie à la microchimie sur des échantillons de sang de plus en plus minuscules. Si vous songez qu'à Cochin, chez les adultes, il fallait 20cc de sang pour un bilan biologique, nous, en pédiatrie, il nous fallait nous contenter d'un ou deux millilitres prélevés au bout du doigt ou au talon. Puis sont arrivés les automates, le fameux *Technikon*TM, dont les modèles ont constamment évolué en rapidité et en quantité de produits dosables. Au début, je faisais moi-même les contrôles de la microchimie par la macrochimie. Ensuite, avec Mr Alagille, je me suis perfectionné dans les techniques de dosage de produits de la coagulation sanguine, chez Mr Soulié, rue Cabanel, au Centre National de Transfusion Sanguine. J'y allais l'après-midi, après mes heures de travail, et j'ai appris à doser le fibrinogène, la prothrombine et les facteurs de la coagulation qu'on découvrait d'années en années. Mr Alagille aurait même voulu que je fasse moi-même les ponctions sternales, mais à moi, cela me faisait trop peur et j'ai refusé.

JFM: Et vous n'avez pas été tentée de suivre Daniel Alagille à Bicêtre?

YPP: Non et pour une raison simple, la distance était trop grande pour moi qui vivais dans le XVe et était très heureuse à Saint-Vincent de Paul. Je suis devenue surveillante, conservant une activité comme on dit «à la paillasse», puis surveillante générale. L'automatisation n'a pas réduit la surveillance du matériel et la maintenance prend tous les jours trois bons quarts d'heure. D'autre part, il faut contrôler la pertinence des résultats et cela demande une concentration de la laborantine d'autant plus grande que le matériel est plus performant, c'est à dire plus rapide et plus riche en dosages. De mon temps, on pouvait se permettre une plaisanterie ou avoir un moment de distraction. Aujourd'hui, quand je visite mes collègues, je les vois extrêmement concentrés et j'ose à peine me manifester de peur de les distraire et de leur faire faire des erreurs d'inattention!



Yvette Planche-Pellandini

JFM: Yvette Spadoni, je me tourne vers vous car c'est avec vous, à la Salpêtrière, que Monique «Catherine» Bonnet a passé le dernier tiers de sa vie professionnelle à l'école de Cadres. N'était-ce pas surprenant quand on connaissait son investissement personnel dans le service de pédiatrie de Bicêtre et sa popularité notamment chez les hémophiles?

YS: J'en ai été la première étonnée quand elle m'en fit la demande en accord avec son patron, Daniel Alagille, dont le service avait pris une ampleur considérable à Bicêtre. De mon côté j'avais besoin d'une monitrice pédiatre pour former les cadres hospitaliers. Catherine Bonnet m'apportait cette compétence. J'avais alors constitué une équipe d'une valeur exceptionnelle qui allait me permettre ensuite d'envisager la création de l'*Institut d'Enseignement Supérieur des Cadres Hospitaliers*.

JFM: C'est en effet Gabriel Pallez, alors Directeur Général de l'Assistance publique à Paris en passe de devenir Assistance Publique-Hôpitaux de Paris, qui vous a demandé de créer l'Institut, n'est-ce pas?

YS: Le point de départ fut plutôt anecdotique. Il se situe devant la promotion 72-73 de l'École de Cadres. Monsieur Gabriel Pallez, Directeur Général de l'A.P., était venu faire une conférence sur un sujet d'actualité : la mutation des hôpitaux tant sur le plan médical et humain que dans le domaine de l'organisation et de la gestion. A cette époque il était peu convaincu du rôle que pourrait jouer le personnel d'encadrement des services en matière de gestion. Présente dans l'amphithéâtre, je ne pouvais réagir devant les étudiants.

Michèle (Lucas) Moreau



Melle Bonnet avec ses collègues de l'Institut d'Enseignement Supérieur des Cadres Hospitaliers (Nadine Gauthier, Monique Bonnet, Monique Fadier, Colette Guilmet).

Mais en fin de conférence, en tête à tête, avec M. Pallez, je défendis la participation indispensable du personnel d'encadrement des services à cette évolution, ce qui nécessitait par contre la mise en place d'une formation supérieure. L'École de Cadres ne pouvait préparer aux deux niveaux d'encadrement des services, Surveillante et Surveillante Générale. Monsieur Pallez m'a demandé de lui soumettre un projet.

En 1973, alors que j'étais toujours directrice de l'École de Cadres, commença la phase d'exploration du projet universitaire avec Monsieur Vial, directeur du service de l'enseignement de l'A.P. L'université Dauphine fut retenue pour deux raisons: elle était spécialisée dans l'enseignement des sciences de gestion; elle possédait un service de formation permanente dirigé par Guy Jobert. Celui-ci écouta notre demande et proposa non pas des savoirs constitués mais une étude préalable sur la fonction d'encadrement par une équipe A.P. et universitaire. En 1974 fut mis en place la formation préparant à une maîtrise de second cycle appelée *Maîtrise des Sciences et Techniques des Organisations Sanitaires et Sociales, option Hospitalière*. En 1975 était créé l'Institut pour former les Cadres des services de Médecine et de Chirurgie mais aussi pour les Laboratoires, la Radiologie, et la Kinésithérapie. Catherine Bonnet, qui a participé à l'étude préalable, a été un des piliers de cette nouvelle institution dont je doute fort qu'aujourd'hui elle aurait pu être créée dans les mêmes conditions eu égard aux conditions économiques et financières actuelles.

JFM: Je vous promets, Yvette Spadoni, que l'Adamap ouvrira dans un proche futur un dossier spécial sur ces enseignements modernes que sut créer l'AP ou l'AP-HP. Ce sera pour moi, personnellement, de rendre hommage à mon ancien et très regretté surveillant général, Gilbert Flatrès, qui fut formé à l'Institut avant de me rejoindre pour créer le nouveau service de radiologie de l'hôpital Necker en 1988. Il laissa la place à Nicole Laborie lorsque vous l'avez «arraché» de nos bras pour en faire l'un de vos dévoués enseignants! ■

A cheval sur 1900, pourquoi l'impasse sur

ARSÈNE D'ARSONVAL?

(1851 - 1940)

«N'oubliez pas que le but de toute mon existence a été de supprimer toutes les cloisons étanches entre les différentes branches des connaissances humaines.»
A d'Arsonval.

Jacques Arsène d'Arsonval est un authentique Limousin né à La Porcherie en Haute-Vienne. Pierre Vayre lui a consacré une monographie¹ passionnante et passionnée, rendant ainsi hommage à son compatriote mais aussi à sa propre épouse qui en est une descendante en ligne directe. **Cet immense personnage qui est le père français de la biophysique médicale, travailla avec Etienne-Jules Marey et siégea à ses côtés à l'Académie de médecine et à l'Académie des sciences.** Il aurait le premier imaginé mettre un moteur sur un chassis automobile. Il sera de ce fait l'objet de notre conférence proposée aux Journées de la Science de Beaune en novembre prochain. Nous ne souhaitons donner ici qu'un coup de flash sur sa vie de «touche-à-tout».

D'Arsonval était excellent en tout mais tellement doué en sciences qu'il devait entrer à l'École Polytechnique quand la guerre de 1870 entraîna sa fermeture.

Son père le contraignit alors à étudier la médecine à Limoges puis à Paris pour devenir un médecin comme lui. Il fut nommé au concours de l'externat des hôpitaux de Paris mais ne passa pas celui de l'internat. Il éblouit **Claude Bernard** par sa capacité à réparer sur le champ son galvanomètre, un instrument qu'il avait inventé (galvanomètre balistique) car il était fasciné par la «fée électricité», un amour qui durera toute sa vie. Il entra comme préparateur de **Brown-Sequard** au Collège de France jusqu'à ce qu'on y crée pour lui un laboratoire de biophysique où il étudiera l'électrophysiologie. Il appliqua les ondes de haute fréquence à la médecine. On lui doit la paternité de la diathermie («d'arsonvalisation») d'où naîtront les bistouris électriques avec un autre Limousin, **Maurice Heitz-Boyer**², qu'évoqua récemment Jean-François Minot dans nos colonnes³. Il travaillera sur la TSF et inventera aussi un appareil de téléphone pour les PTT. Il est à l'origine du principe de la bouteille thermos et de la bombe à oxygène. ■ JF Moreau.



1 Vayre P. Jacques Arsène d'Arsonval. Un Limousin à Paris. La biophysique au secours des hommes. Editions Glyphe. Paris. 2006.
2 Vayre P, Jourdain P. Maurice Heitz-Boyer (1876-1950). Mysterieux toute à tout entre l'art, la science et les techniques. fantomatique Président de l'Académie de Chirurgie. e-mémoires de l'Académie Nationale de Chirurgie, 2006, 5 (2) : 30-41.
3 Minot JF. La petite histoire du bistouri électrique en France. La Lettre de l'Adamap n°14, 20 juin 2009, pp 41-45.